

Couleur, couleur, couleur !

Que vous abordiez le peintre autrichien Michael Kravagna de face, de profil, ou même de dos, il ne variera pas son discours d'un iota: "Ce qui m'intéresse, c'est la couleur!". Et si, décontenancé par un langage à ce point direct et définitif, vous décidiez alors de vous en remettre en priorité au tableau, la réponse de la toile ne serait pas moins catégorique: "Je suis couleur, d'abord et essentiellement!".

Il faut donc s'y faire, en prendre son parti. Voici un peintre engagé jusqu'au cou dans une quête primordialement plastique.

Quand je l'ai connu, il y a quatre ou cinq ans, Kravagna s'était installé en Belgique depuis peu. Son option picturale était prise déjà. Assumée contre vents et marées avec la conviction de tenir à la pointe du pinceau un substantiel viatique de vie et de travail. L'une et l'autre à combler de pair, à parfaire au fil de découvertes sur l'unique champ d'action possible pour lui, le tableau.

Nanti du bagage académique et d'une solide approche de l'histoire de l'art, Kravagna entendait ne pas se leurrer en chemin. Sa première exposition chez nous, en 1993, affirma, sans préambule, la mise à nu de cette couleur avec laquelle il avait ainsi convolé "pour le meilleur et pour le pire".

Une demi-décennie après, si le but choisi est demeuré le même à la virgule près, la manière de le concrétiser a tout à la fois si fort élargi mais aussi resserré son impact visuel que, n'y prenant garde, on se méprendrait facilement. Hormis une subtile continuité, quels liens apparents, en effet, entre les travaux d'hier et les épures actuelles?

L'art et l'artiste ne sont jamais à un paradoxe près! D'où leur charme et l'envie attisée du spectateur d'en savoir plus, de pénétrer en confident dans le saint des saints de la création. Or, si en art tout discours paraît superflu, dans le cas de Kravagna il alourdirait à bien mauvais escient la fructueuse rencontre escomptée entre un être vivant et une peinture qui ne l'est pas moins.

En ce cas-ci, quelques pistes devraient suffire...

"Ca fait dix ans que je travaille la couleur", renchérit Kravagna. "Au début, j'opérais par oppositions, en jouant avec diverses techniques. Puis, progressivement, j'en suis arrivé à la réduction de la forme, à l'exclusion des éléments figuratifs. Il s'agissait pour moi de me concentrer toujours davantage sur la couleur...".

Rien à redire. Ses premiers tableaux s'étaient présentés à nous sous l'aspect ambivalent de toiles tantôt soumises aux apparents désordres de l'abstraction libre, tantôt sujettes à des constructions élaborées par strates ou par convergences de figures géométriques. Paradoxal? Pas tant que cela! Déjà alors le peintre poursuivait un exutoire à sens unique, apprivoisant la couleur par un jeu d'oppositions tant entre les superpositions successives de pigments qu'entre des excroissances parfois surajoutées au châssis. Si la texture du tableau lui importait et lui importe toujours, l'expression chromatique en détermine, seule, les paramètres.

Et quand, à force de soustractions, les bandes et les carrés ont à leur tour fini par éclater, et c'est le cas désormais, leurs contours, pur effet de la division de la couleur, adoptent des allures de fantômes en goguette... disparaissant ou resurgissant en fonction de l'angle à partir duquel on aborde le tableau!

“C’est le tableau qui me dit ce que j’ai à faire!”, avouait hier Kravagna. Aujourd’hui, plus virtuose, il sait plus sûrement le sens à lui donner, tout en reconnaissant qu’il y a “des choses qui interviennent sans que je puisse les contrer, sinon en agissant sur la matière”.

Dans une bonne part des oeuvres récentes est alors apparue une nouvelle réalité, l’effet optique. Elle confirme l’évolution consacrée par un travail constant. “Dès le début, un bon tableau c’était pour moi quelque chose qui maintenait sa tension, dans lequel on découvrait sans cesse quelque chose... Dans mon travail, la couleur joue pour moi le même rôle que la musique pour un musicien..!”

Voulant que la couleur parle de soi, qu’elle évoque une émotion franche, directe, sans subterfuge, Kravagna a circonscrit la mise, au point d’éradiquer l’anecdotique. “Je veux développer un langage à part, en toute autonomie. Cette couleur, je la ressens jusque dans sa substance même. Pas question, comme d’autres l’ont fait, de la réduire à une exploitation par ordinateur! Il y a la sensualité de la couleur, la manière qu’elle a de s’exprimer. Et ceci relève du langage de l’immédiat. C’est un partage primitif...”

A force d’épurations, les derniers travaux dégagent une double innovation: une évidence optique et, déjà citée, cette modification instantanée de la couleur selon l’endroit d’où l’on regarde la peinture.

Point de monochromie en l’occurrence. Parlons plutôt de couleur privilégiée en tant que matière de plus en plus pure, de plus en plus active.

Pour le spectateur, le doute n’est pas de mise: la relation immédiate, exclusive, avec le tableau est capitale. Il lui faut l’approcher, tourner autour, le sentir, à la limite ressentir le désir incongru de le toucher... L’artiste est, en effet, parvenu à donner à sa toile l’illusion de la troisième dimension. Comme s’il avait réussi à sculpter la couleur, à l’habiller de reliefs, de géométries incidentes.

Ainsi, de fil en aiguille, comprend-on de mieux en mieux à quel point et pourquoi, dès son entrée en peinture, Michael Kravagna s’est érigé en conquérant des secrets de la dynamique de la couleur, de ses facultés vibratoires. Et comme il a depuis affiné le combat, au jeu des transparences, des glacis d’hier, s’est superposée une force, une attraction cinétique modulable selon la propre faculté du spectateur d’évoluer autour d’un tableau qui, s’il le veut, s’offrira à lui tout aussi unique que multiple. Avec ses couleurs, ses musiques, ses silences, ses géométries, ses abîmes, ses jouissances...

Michael Kravagna n’a pas failli en chemin!

Roger Pierre TURINE